

amis du patrimoine de Guingamp

L'église Notre-Dame

N° 47 – Décembre 2009 – Prix de vente : 6 euros



Textes et illustrations © Amis du patrimoine de Guingamp.

Dessins © Émile LE JAMTEL, Antoine RIOU.

Photos © Yves GERSANT, Jeannine GRIMAUT, Myriam LORANT, Simonne TOULET.

Couverture © M. Philippe HERBILLOT, photographe, rue Notre-Dame, Guingamp.

Reproduction, même partielle, interdite sans autorisation.

L'église Notre-Dame :

un livre d'histoire...s

L'église Notre-Dame est de tous les monuments de Guingamp l'un des plus anciens (postérieur à la motte féodale, évidemment). Son histoire doit avoiser les 800 ans, de la construction de la première chapelle castrale à la basilique actuelle. Elle comporte plusieurs épisodes que nous allons essayer de découvrir, elle évolue parallèlement à l'histoire de la ville où la dévotion mariale a eu une grande importance. Outre l'évolution de son architecture de l'art roman primitif aux rajouts néo-gothiques du XIX^e siècle, elle se rattache étroitement à l'histoire de la Bretagne, puisque plusieurs ducs ou duchesses s'y sont intéressés, et n'est pas non plus sans rapports avec l'histoire de France.

Les aspects extérieurs

D'abord le « roman »

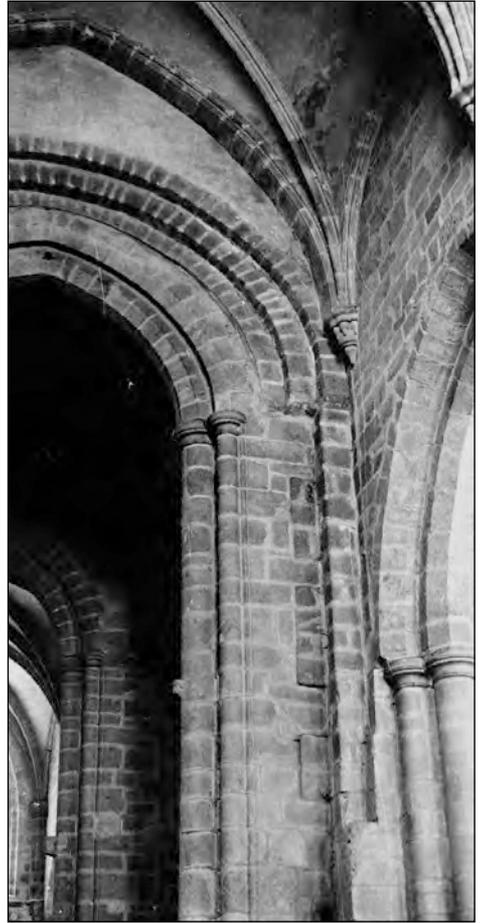
La chapelle castrale sur laquelle nous n'avons pas de document se trouvait certainement, elle aussi, quelque part dans ce triangle limité aujourd'hui par la rue Notre-Dame, la rue Jean-Le-Moal et la rue Valentin dans la petite cité primitive.

Lui succéda une église romane sans doute contemporaine de la chapelle de l'abbaye augustine de Sainte-Croix, fondée par Étienne de Penthièvre au XII^e siècle (1130)¹ dont le fils Henry aurait posé la première pierre avant 1200.

D'autres églises romanes sont aussi construites « hors les murs » de la petite cité : celle de Saint-Sauveur et au-delà du Trieux celle dédiée à Saint-Michel² : elles ont

1. L'abbaye a, elle aussi, subi des transformations mais elle a conservé sa croisée du transept.

2. L'église Saint-Michel reconstruite en 1351 est en mauvais état, un projet de travaux est signé en 1784 (voir bulletin n° 8).



*Ci-dessous, tour nord de l'église, chapiteau figuratif.
En haut, à gauche, Saint-Léonard, arcades romanes ;
en bas, tailloir de Sainte Croix.*



toutes deux mal vieilli faute d'entretien et disparaissent sous la Révolution car ces paroisses sont supprimées³.

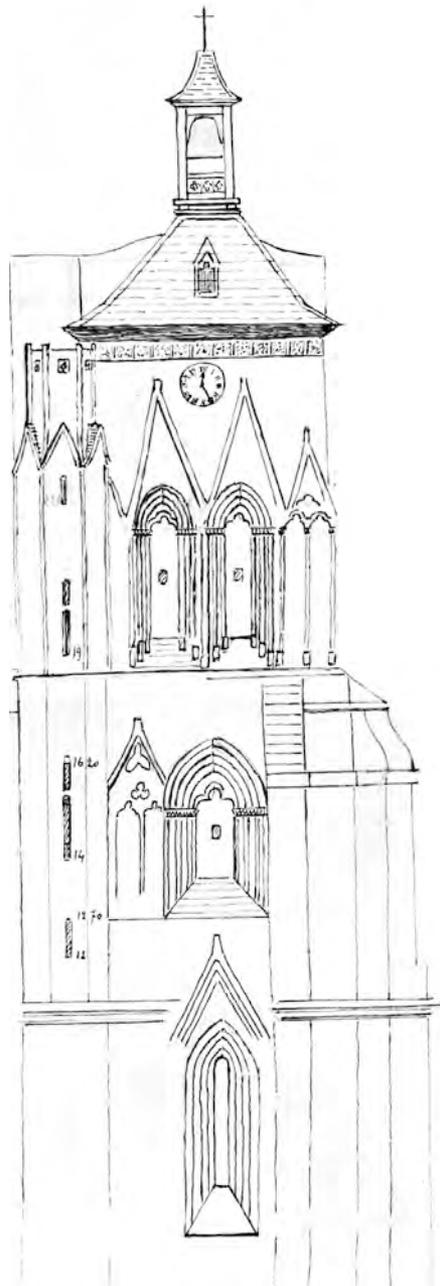
À Guingamp, les vestiges sont nettement plus importants : la basilique a conservé sa croisée du transept : piliers et arcades. Trois arceaux sont visibles des quatre côtés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ils reposent sur des piliers carrés coiffés de tailloirs. Au dessus, il dut y avoir un clocher pyramidal peu élevé à quatre ou huit faces comme à Saint-Michel. Autre vestige possible : une partie des chapiteaux à la base de la tour de l'horloge où l'on distingue nettement en relief un homme et un animal affrontés.

À la fin du xiv^e siècle, lorsque sera envisagée la construction d'une tour (peut-être une tour lanterne selon Couffon) surmontée d'une flèche, il faudra en assurer la solidité : on englobera les piliers romans dans un ensemble de maçonnerie entouré de colonnes gothiques ; les arceaux sont enserrés entre deux arcs en ogive. Cela constitue malheureusement quatre masses qui nuisent à la visibilité à partir de la nef centrale vers le chœur...

... Puis le gothique

Les débuts du gothique

Ce qui nous en reste, c'est la partie de la base de la tour dite de l'Horloge (depuis une trentaine d'années, elle a perdu ce mécanisme du xv^e siècle, les deux cadrans extérieurs et le clocheton qui la couronnait ; la cloche y sonnait les heures⁴...) C'était



3. À la chapelle Saint-Léonard, il est vraisemblable que l'autel massif en granite posé il y a une vingtaine d'années provienne de la démolition de Saint-Sauveur (bulletin n° 19).

4. Nos références à notre Album de cartes postales (*Guingamp au carrefour des siècles, 1895-1925*) porteront le sigle ACP avec le n° de page. Ici page 56.

le beffroi de la ville : elle seule en avait les clés. On voit une étroite fenêtre, il y en avait une autre côté nord qui a été murée (y compris le vitrail) par la maison encastree entre le porche Notre-Dame et la tour. La maisonnette qui s'y était construite fut en grande partie démolie lorsque, vers 1780, on entreprit de consolider la tour par un énorme contrefort en pierre grise – l'élément le plus laid de tout l'édifice. Déjà au XVI^e siècle, afin de mettre en valeur le nouveau portail ouest Renaissance, on avait aussi débordé largement. On voit qu'au deuxième niveau la fenêtre est plus large et que dans la partie supérieure (désormais la partie centrale est débarrassée de la maçonnerie qui l'obstruait) il y a deux fenêtres.



Évidemment l'autre tour ouest, qui s'est effondrée en 1536, devait lui ressembler : c'était « la tour des cloches ». Il nous reste d'ailleurs dans l'abside une cloche de 1431, hors d'usage depuis longtemps (descendue en 1985)⁵.

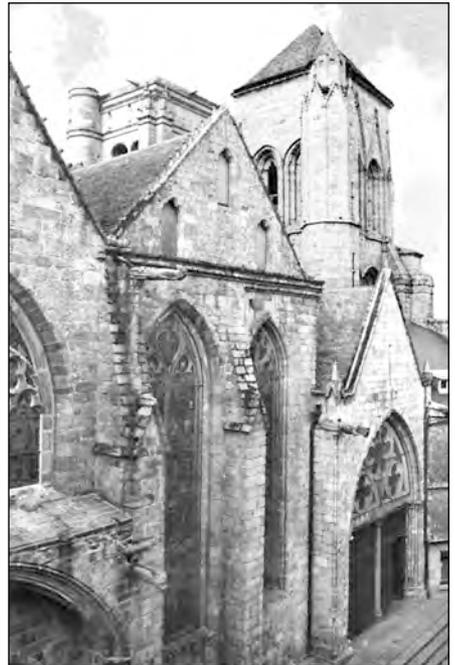
Entre les deux s'ouvrait un porche dont nous ne savons rien, sauf qu'il était gothique...

L'édifice gothique XIII^e-XIV^e siècle

La façade rue Notre-Dame

Elle comporte, bien alignées, quatre parties qui ont des points communs.

– En partant de la tour de l'Horloge, d'abord la chapelle de Notre-Dame dite autrefois le Porche ou le Porchet (on ne peut exclure la possibilité que ce fut seulement une chapelle mariale). Il a été très remanié au XIX^e siècle : l'ouverture vers la rue, considérablement agrandie, fut désormais non ouverte, munie d'une grille et on l'appela « le portail ». On le suréleva aussi. Certes, à l'intérieur sur les deux côtés, à la base, nous

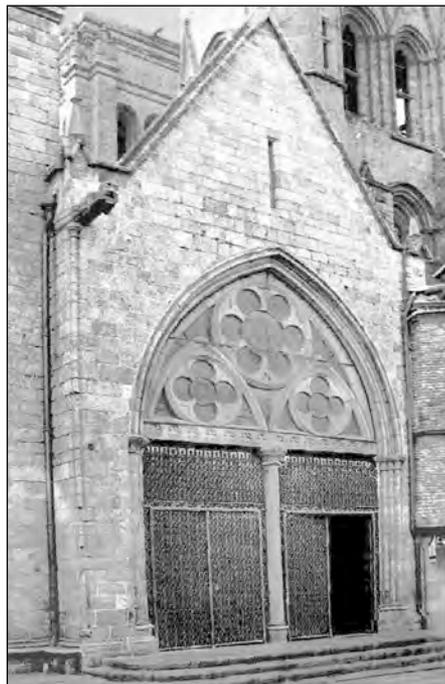


5. Expédiée à Annecy pour être utilisée dans la fabrication d'une nouvelle cloche (baptisée Erwan-Maurice), elle revint car elle était inscrite au patrimoine.

avons encore des arcades XIII^e siècle d'origine, mais au-dessus, les niches des apôtres (statues en calcaire style XIII^e) et les murs ont été rehaussés. Les trois rosaces de la façade sont du XIX^e siècle, ainsi que le fronton dont les pinacles et le fleuron sont néo-gothiques. Cet exhaussement se traduit par le fait que, désormais, les anciennes gargouilles (XIV^e siècle) sont incapables de recevoir directement les eaux du toit en bâtière...

– La partie suivante est accolée, mais une rupture de maçonnerie indique l'existence ici d'un contrefort. Donc, il y eut une période où le porche se trouvait en avancée ⁶.

Au XIV^e siècle, la façade fut alignée d'un porche à l'autre (porche Sainte-Jeanne), d'où le petit oculus qui permettait, du porche, d'apercevoir l'intérieur de l'église (photo page 37). Cet élément est du XIV^e siècle : deux gargouilles sont un cordelier et un jacobin, dont l'implantation à Guingamp date des années 1283 et 1285. (Celle du cordelier nous prouve bien que le « portail » a été exhausé)... L'autre est dans sa position d'origine. Deux vitraux surmontent le « banc de pèlerins » de la base. Ils ne sont pas exactement de la même taille, et les moulures qui les surmontent diffèrent aussi. Mais il y a ici un fronton commun, garni d'un fleuron et de petites crossettes qui accusent leur âge. Remarquons cependant que le fenestrage des verrières est XV^e siècle (réfection XIX^e siècle).



6. À l'intérieur de l'église, d'autres contreforts le confirment : l'armoire à reliques est encastrée entre deux d'entre eux.



– La troisième partie est la façade nord du transept : nous retrouvons le même fronton ancien au-dessus d'un vitrail dont le fenestrage est XIV^e siècle avec ses éléments trilobés et une rosace. À la base, une porte double (refaite au XVII^e siècle) abritée d'une voûte en croisée d'ogives retombant sur des culots d'angle et encadrée en façade de fines colonnettes à chapiteaux feuillagés, identiques à ceux qui encadrent le « portail ».

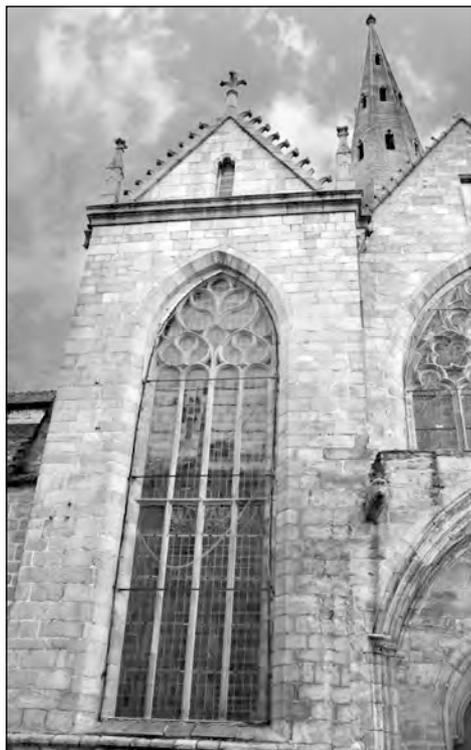
Mais pourquoi les deux gargouilles ? Elles ne peuvent recueillir aucune eau sauf celle de la pluie... Il y eut sans doute – au moins en projet - un petit toit à double pente qui n'existe plus ou n'a jamais existé... En regardant la maçonnerie attentivement, on remarque que, si la plus grande partie est en maçonnerie bien appareillée, les angles supérieurs sont faits de matériaux irréguliers.





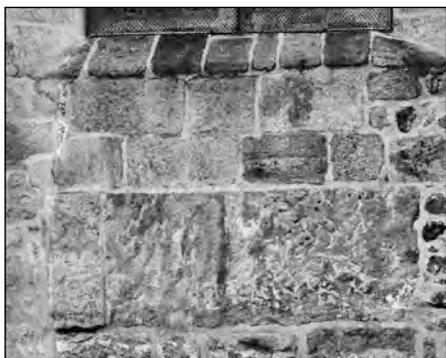
*Projet de l'architecte Darcel (vers 1850)
pour le porche Sainte-Jeanne.*

– Nous arrivons à notre dernier élément XIV^e siècle. Il est bien dans l'alignement des autres. Une très grande verrière, fenestration XV^e siècle. Mais au milieu du XIX^e siècle on a, comme pour le porche, refait les pinacles et les « crossettes » en néo-gothique⁷. Ici s'arrête, rue Notre-Dame, la façade nord de l'église. Au-dessus du toit de la sacristie, on aperçoit le sommet de la nef nord du chœur et du mur plat qui la fermait. Nous ne pouvons pas voir l'ancienne façade est de l'église : elle avait ses trois pignons placés en ligne droite selon le modèle des abbayes cisterciennes. Laissons de côté pour le moment la sacristie et l'abside qui sont du XV^e siècle.



La façade sud

Après l'abside, nous retrouvons la partie XIV^e siècle et deux grandes verrières qui nous conduisent au transept sud éclairé par deux vitraux l'un à l'est, l'autre au sud. Dans le premier élément, remarquons, à 1,5 m au-dessus du sol, deux pierres rectangulaires qui sont à l'arrière d'un enfeu que nous retrouverons à l'intérieur : celui des Coatgourheden.



Nous abordons la Porte-au-Duc. Encadrée par deux solides contreforts, elle abrite ses portes sous une voûte à ogives comme au nord mais sa façade comporte un fronton triangulaire garni de petites crossettes et, ici, les gargouilles sont à la bonne place !

Regardons-la maintenant de profil : un grand toit en bâtière coiffe le transept mais un autre élément lui est accolé : un mur en escalier – c'est un « mur d'échiffre » destiné

7. Des petites fenêtres dans toutes les parties hautes éclairent les combles de tous les pignons.

à permettre d'atteindre les toitures ; on y accédait du sol par une échelle à l'époque où les moyens techniques étaient plus archaïques qu'aujourd'hui. Étant donné que le faîtage du pignon arrière est nettement décalé, on peut supposer que le mur qui soutient l'échiffre est d'époque romane.

Deux sculptures ressemblant à des gargouilles sont en saillie. Servaient-elles à évacuer les pluies de la voûte romane ? Ou sont-elles des éléments décoratifs ?

Le pignon qui suit est le dernier élément xiv^e siècle que nous trouvons. Dans la partie basse, une pierre rectangulaire, garnie autrefois de petits vitraux, clôt l'enfeu de monseigneur Morel. Les fenêtres (comme les portes du porche) ont un sommet arrondi sous une double moulure. C'est le seul élément gothique qui ait survécu à l'effondrement du sud-ouest de l'église en 1535. Mais le rebord du fronton est souligné d'une fine moulure et d'un fleuron en spirale. Et dans la partie haute, une fenêtre style Renaissance fut percée en 1861 pour éclairer les combles. Son fronton porte les armoiries de la ville. Elle est une médiocre imitation des fenêtres xvi^e siècle.



La Renaissance

La partie XVI^e siècle

Nous abordons ici les éléments Renaissance dont la construction s'étire de 1537 aux années 1580 environ ⁸. Des pierres laissées en attente peuvent conduire à penser que l'on aurait pu, ici aussi, allonger régulièrement cette partie jusqu'à la Porte-au-Duc.

La structure d'ensemble reste identique : une base sous une grosse moulure, les verrières sous une autre, puis un étage qui abrite une salle haute sous un fronton finement mouluré en bordure. Mais quel luxe de décoration ! Masques sur la moulure inférieure, riches niches pour des statues ; les lignes horizontales sont recoupées de moulures verticales évoquant de longs cierges posés sur des chandeliers. Les fenêtres sont surmontées de frontons triangulaires ornés d'une coquille Saint-Jacques.

À l'angle apparaît l'extrémité de l'escalier accédant à l'étage supérieur de la tour « Plate » où sont les cloches : lanterne et lanternon évoquent les toits de Chambord. Tous ces éléments se répètent sur la façade de la tour dont le sommet porte, en guise



8. Le « bourdon » fut mis en place dans la nouvelle tour des cloches en 1568 ; il avait été fondu à Morlaix.



de gargouilles, des fûts de canons pointés dans toutes les directions. Remarquons le cadran solaire... qui n'est plus jamais à l'heure !

Les baies de la tour sud-ouest reprennent la disposition générale de celles de la tour de l'Horloge : en bas, une fenêtre étroite, deux baies au premier étage, puis de vastes ouvertures. Après avoir contourné cette tour, nous arrivons devant le magnifique portail ouest. Cette tour neuve plus large que l'autre a décalé l'ensemble : le vitrail n'est pas centré par rapport aux tours, le fronton ne l'est pas par rapport au vitrail.



À l'ouest, quelle dentelle de pierre...bien profane, à dire vrai ! Au fronton, deux hercules et des grotesques ; dans les moulures, à part les petites statues des apôtres, foisonnent les feuillages en guirlandes, les « *putti* », une petite sirène. Et quelle variété ! Le motif du cierge est repris par les piédroits verticaux de la base : chacun d'eux a une décoration différente.

Deux bustes au-dessus de ces portes : l'un représente François I^{er} l'autre devait être celui de sa première épouse Claude, fille de la reine Anne, duchesse de Bretagne... Les travaux de reconstruction de cette partie de l'église commencèrent en 1537 : la Breta-





gne venait d'être rattachée au royaume, François I^{er} affichait son emprise. Anne était décédée. Il avait épousé la sœur de Charles Quint... mais il était préférable de rappeler ici le mariage avec une bretonne !

Les travaux du xv^e siècle : François II, duc de Bretagne (1458-1488)

Nous savons que, pratiquement achevée au xiv^e siècle, notre église avait un chevet plat. On y avait laissé quelques pierres en attente. Sous François II furent réalisées deux adjonctions qui en modifièrent la partie orientale : l'abside et la sacristie.

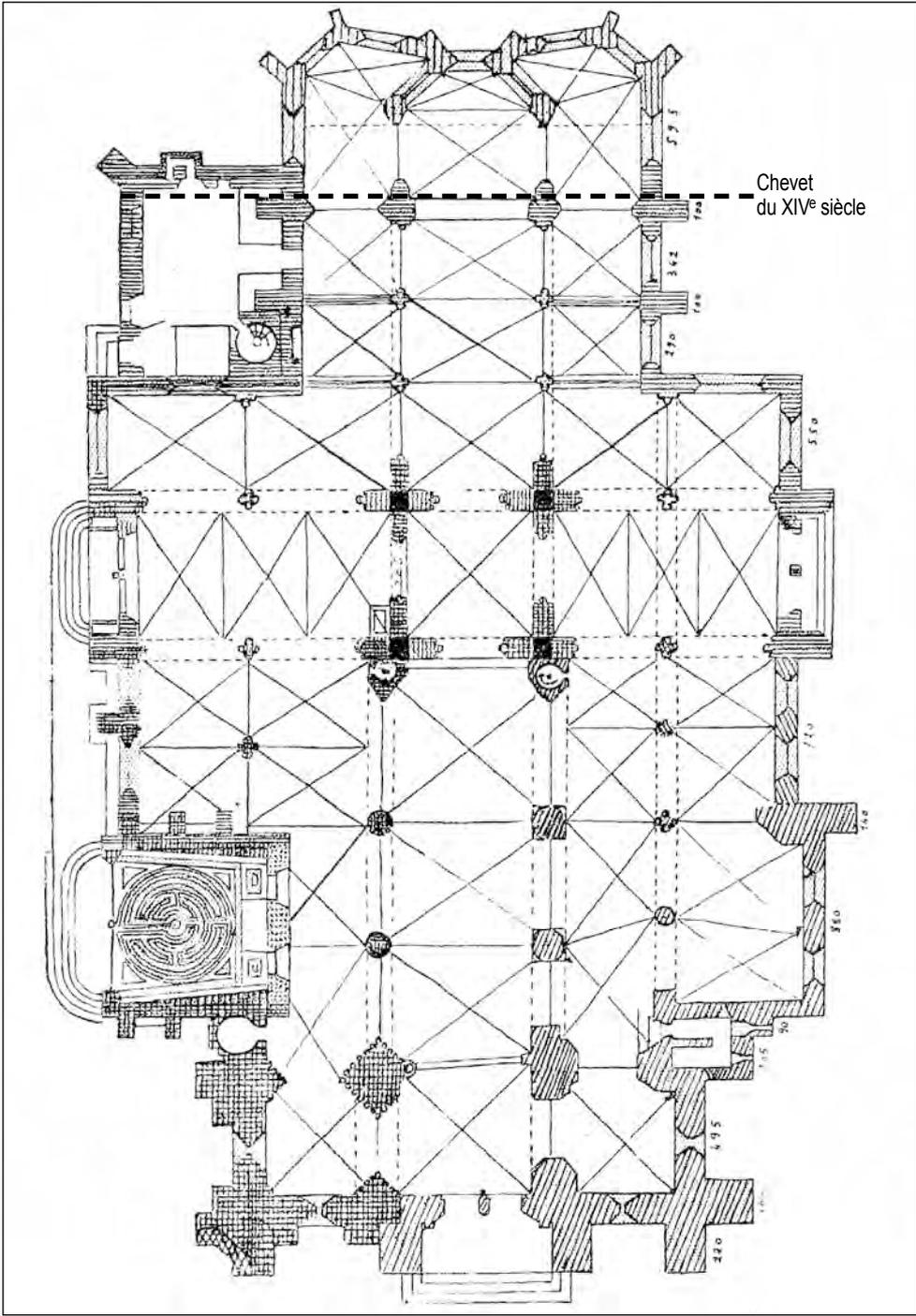
L'abside

Elle permit de contourner le maître autel (adossé jusque-là au chevet). On ne put construire une abside semi-circulaire faute de place : des maisons avaient été construites au chevet et il ne restait qu'une étroite ruelle de largeur inégale. On en racheta quelques-unes mais on ne pouvait supprimer ici tout passage.

Le tracé fut donc une ligne brisée irrégulière. Grandes baies (sept) dont le fenestrage fut « flamboyant », c'en était l'époque. Quant à la partie haute, elle prit – enfin – le schéma gothique typique. Au-dessus d'un premier niveau, des arcs-boutants soutiennent la nef centrale. Chaque niveau est bordé d'une riche balustrade...

Afin de bien affirmer l'autorité du duc, un vitrail le représenta en compagnie de son épouse (la seconde, Marguerite de Foix⁹) et de leurs filles Anne et Isabeau. Ici, tout

9. Sa première femme décédée était Marguerite de Bretagne, sa cousine, fille de François I^{er} (fils de Jean V).





est xv^e siècle aussi à l'intérieur : aux colonnes à chapiteaux des époques précédentes succèdent de massifs supports d'où se dégagent sans rupture les arcs ogivaux de la voûte. C'est aussi la première et la seule voûte en pierres de taille. Ce fut une entreprise osée. On mura les vitraux latéraux du chevet plat primitif, mais on en évida presque complètement la partie centrale : le maître autel conserva sa place antérieure mais on pouvait le contourner.

Ici tout est xv^e siècle : les fenestrages, les crédences... et l'enfeu situé côté nord est soutenu non par une massive pierre de taille comme ceux du xiv^e siècle, mais par un arc de décharge bien visible à l'extérieur¹⁰.



10. À voir au-dessus du jardinet aménagé dans cet angle.

La sacristie

Il y en a eu probablement deux. La première (romane ou XIII^e siècle) se logea dans l'angle nord-est. On devait y accéder par une porte, murée ensuite, dont l'emplacement est peut-être indiqué par des traces d'un passage à droite de l'autel des morts actuel. Peu élevée, elle exigea cependant la disparition de la base des trois verrières de cette partie du bâtiment. Elles bordent la nef latérale et sont murées à mi-hauteur. Au XV^e siècle, le bâtiment fut entièrement rebâti. Rue Notre-Dame, il s'aligna sur la façade XIII^e-XIV^e siècle. Il y eut un étage : les fenêtres en sont intactes. Celles du rez-de-chaussée ont été agrandies au XIX^e siècle : l'entourage de la partie haute est en granite gris. Les crosses du fronton et les pinacles qui l'encadrent, l'acrotère qui le prolonge à l'angle extérieur sont XV^e siècle. En plein centre de ce triangle souligné sur trois côtés d'une moulure, se situe, très martelé sous la Révolution, le blason de François II.

Encadré des silhouettes des lions des Montfort, voici l'écusson d'hermines sous couronne ducale fleuronnée. Deux portes pour l'accès : vers l'extérieur, elle est logée dans un contrefort du transept nord ; vers l'église, face au maître autel, encadré de



moultures identiques à celles des crédences de l'abside, voici une superbe porte de bois qui est encore là depuis plus de quatre siècles.

Cette fois furent définitivement condamnées les verrières. Celle du transept totalement murée, celles de la nef latérale ont encore des vitrages mais elles donnent dans les parties hautes de la sacristie. Le toit en forte pente atteint presque le niveau de la nef latérale. Une fenêtre étroite éclaire les combles et une niche, centrée entre les fenêtres sur la rue devait porter une statue de la Vierge. Un escalier à vis permet l'accès aux étages (visible sur le plan de l'église, page 15).



L'architecture intérieure

Elle est évidemment très complexe mais nous allons y retrouver les mêmes étapes que dans notre promenade extérieure.

À part la partie sud-ouest, l'ensemble est de style gothique étalé sur près de deux siècles, ce qui explique les variations que l'on peut remarquer dans les différents éléments ; par exemple, dans les colonnes et leurs chapiteaux. Le côté nord de la nef principale a des supports à multiples colonnes sous des chapiteaux décorés d'éléments feuillagés. Elles soutiennent une galerie de circulation qui aligne en façade des successions de motifs quadrilobés et trilobés superposés et au-dessus des fenêtres (dont l'une est aveugle, elle donne dans les combles).





Chapiteau du côté nord de la nef, XIII^e siècle.



Culot de la croisée du transept, XIV^e siècle.

Chapiteau du transept, fin XIV^e.



Culot du transept nord, XIV^e siècle.

Culot de la chapelle du Saint-Sacrement, XIV^e siècle.





Dans les transepts, les colonnes moins volumineuses n'atteignent pas toutes la voûte directement mais un pan de maçonnerie, leurs chapiteaux ne sont que moulurés.

C'est le chœur qui a les colonnes les plus élevées et les plus fines sous chapiteaux feuillagés. Nous avons vu que dans l'abside domine le robuste pilier sans chapiteau. Vraisemblablement, à l'origine, dans la partie gothique, les voûtes étaient presque toutes en lambris puis remaniées. Le chœur est très éclairé puisque la nef latérale sud-est est percée de grandes verrières. Sa voûte était en pierres maçonnées.

Il est possible que lorsqu'on évida presque totalement la partie centrale du chevet plat d'origine, les piliers se mirent à « flamber », c'est-à-dire à s'écarter. Faute d'arcs-boutants extérieurs, on en mit à l'intérieur. Leur légèreté donne une réelle élégance à cette solution rare (sinon unique) de « contreforts intérieurs » dans une église gothique. C'est sans doute à cette époque que les lambris des autres voûtes furent progressivement remplacés par des voûtes maçonnées dans les parties gothiques. La retombée des croisées d'ogives se faisant sur des « culots » très variés.

Pour la nef principale, il faudra attendre le XIX^e siècle pour que les lambris laissent place, non à des pierres, mais à des briques plus légères. C'est également le cas pour la nef latérale qui la borde au sud. Et pour alléger encore, les croisées d'ogives ne sont pas en granite mais en calcaire de





Culot du côté nord de la nef.



Culots composites nef des fonts baptismaux.



Caen. On en fit un grand usage dans les travaux de restauration du XIX^e siècle : statues des apôtres du porche ; bas-reliefs sous le baldaquin en kersantite ; anges encensant la statue de la Vierge ¹¹.

La partie Renaissance

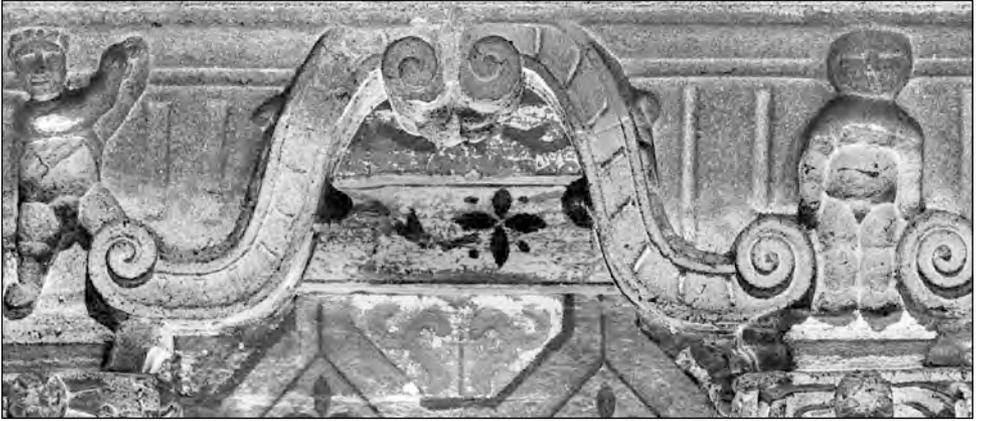
Elle concerne la partie Sud-ouest à partir non du transept mais après l'enfeu de monseigneur Morel. Ici sautent aux yeux d'étonnants contrastes.

D'abord dans la tour sud-ouest. Nous l'avons vu à l'extérieur, il en est de même à l'intérieur. Les murs et les piliers massifs qui l'encadrent portent les mêmes éléments décoratifs : frise de visages de personnages aux expressions très variées, dont un « bonhomme Saint-Jacques » dont les cheveux et la barbe largement étalés font une curieuse impression. Nous retrouvons ici les hauts cierges sur chandeliers visibles aussi sur les murs extérieurs et quelques motifs sculptés, dont une légère silhouette de femme à peine masquée d'une écharpe... Les colonnes gothiques sont remplacées ici par de massifs piliers à base carrée qui passe à l'octogone puis au cercle ¹². Ils soutiennent en face de la galerie gothique très ouvragée (trilobe + quadrilobe = sept, chiffre présent à différentes reprises) une magnifique galerie de style Renaissance.



11. Depuis environ 30 ans, la statue de la Vierge est descendue sous le baldaquin masquant l'annonciation et le couronnement de la Vierge en haut-relief. Les anges encensent maintenant un crucifix placé précédemment face à la chaire.

12. Le 4 représente la nature (les 4 éléments) ; le 8 est le chiffre christique ; le cercle est la perfection : il n'a ni commencement ni fin.



Au-dessus de carrés bien réguliers, une partie haute est coiffée de deux « S » inversés. Dans chaque intervalle, un *putti* esquisse un pas de danse. Enfin, tout en haut, des loggias à l'italienne alignent leurs colonnes et des coquilles Saint-Jacques. (Ces coquilles sont des éléments de la décoration Renaissance : on les présente ouvertes et creuses. Mais elles n'ont aucun rapport avec le célèbre pèlerinage. Sans doute l'existence à Guingamp d'une chapelle Saint-Jacques à l'église au XIII^e siècle peut laisser penser que c'était une étape, en particulier pour les Irlandais ou Gallois débarquant sur le rivage de la Manche et traversant la Bretagne pour rejoindre Compostelle. Mais l'insigne des « Jacquots » est représentée « bombée » : voir la statue de Saint-Jacques dans la nef des orgues). L'une des colonnes porte, ce qui est rare, les statues des quatre vertus cardinales : la justice, la force, la prudence et la tempérance.





Anne de Bretagne fit élever en 1499 à Nantes le tombeau de ses parents flanqué aux quatre coins de ces mêmes statues. Encore un témoignage de la présence dans notre église de l'influence des ducs de Bretagne. Le pilier suivant porte des dais très grands et très ouvragés au-dessus de statues du XIX^e siècle (très Saint-Sulpice) et de panneaux consacrés à la vie de Jeanne d'Arc (signés E. Le Goff, 1919). Pourquoi ces dais au-dessus des statues des saints ? On considère que leur sainteté reconnue permet de croire qu'ils résident dans la Jérusalem Céleste : donc, ils sont « logés » et on les surmonte d'un « toit ». La forme de ces dais a varié selon les époques. Aux XIII^e-XIV^e siècles, ils sont simples, de taille modeste. Au XV^e siècle, on les rehausse d'un élément en pyramide¹³. Ceux du XVI^e siècle sont beaucoup plus grands, plus hauts et portent de multiples sculptures, y compris des visages très expressifs...



13. Voir celui de la porte Sainte-Jeanne, page 7.

À ce même pilier est adossée une crédence destinée à recevoir pendant les offices les différents ustensiles nécessaires. À la base, une cuvette avec un orifice, ce qui permet l'écoulement de l'eau qui a servi à l'officiant, en terre sacrée. Nous avons signalé celles de l'abside du xv^e siècle ; dans le transept nord, à gauche de l'autel des morts, on discerne l'existence d'une niche rectangulaire à quatre compartiments : peut-être une crédence de l'époque post-romane. Le transept sud a quant à lui une crédence simplement trilobée, peut-être du xiv^e siècle. Au-dessus des orgues, la voûte est en lambris garnie d'un quadrillage de moulures colorées. La suivante est en lambris.



Crédence de l'abside.





Les autels

Ce chapitre est actuellement peu fourni. Jusqu'en 1789, ils étaient très nombreux, près de vingt. Certains élevés par les grandes familles nobles, d'autres étaient les autels des différentes corporations.

Nous ne savons rien des anciens maîtres-autels. Celui du chœur était adossé au mur plat central de temps du chevet plat. Il resta ensuite au même emplacement. Il ne devait pas être très surélevé car le vitrail offert par François II devait être visible de toute la nef centrale. Il avait probablement un retable de dimensions modestes. Était-ce à ce moment – pure supposition – que fut placé un retable formé de cinq scènes de bois sculpté et multicolore représentant des scènes de la Passion de Christ... (inspiration flamande) : il y manque au centre la crucifixion. D'une grande finesse d'exécution, perdu, retrouvé au siècle dernier, il est aujourd'hui sur le panneau central du fond de l'abside.

À la fin du XVIII^e siècle fut prévu en marbre blanc et vert un maître-autel de forme tombeau dont l'arrière formait de larges étagères pour mettre candélabres, fleurs et autres ornements. Il a été malheureusement brisé après 1960.

Le seul autel un peu ancien est celui appelé « autel des morts » (milieu XIX^e siècle), œuvre de Hernot de Lannion dans le « style XIII^e siècle ». En 1860 fut posé dans le transept sud un autre autel de même forme, mais en marbre blanc, et dont les trois panneaux étaient sculptés de scènes de la vie de la Vierge. Quand la flèche s'écroula en 1944, il fut très abîmé ; un seul panneau subsiste : « l'Annonciation à saint Joseph ». Prévu pour être un autel de la Vierge, il devint l'autel du Saint-Sacrement. Remplacé par un tabernacle déposé dans la niche d'un ancien enfeu ¹⁴. Ont disparu également les trois autels de bois installés au XIX^e siècle dans l'abside, en relation avec le sujet des vitraux tous refaits à cette époque : saint Jean, Notre-Dame-des-Sept Douleurs, la Sainte-Famille... Un autel à Charles de Blois érigé dans la tour de l'Horloge par M. l'abbé Le Floch a lui aussi été démonté.

Quelques chefs-d'œuvre disparus

L'un des plus anciens baptistères (XVII^e) situé à la base de la tour de l'Horloge provenait de l'atelier d'Ollivier Martinet, Lavallois : une vasque soutenue par six piliers de marbre noir. Il fut ôté lors de la construction de l'énorme contrefort de la vieille tour. De plus, du même atelier, provenait un retable de style lavallois dont on ignore l'emplacement. Tout ce qui était boiseries : bancs, confessionnaux, boiseries murales, fut brûlé à la Révolution.

Quant aux reliquaires anciens et leurs précieux contenus, inutile de préciser qu'ils partirent à la fonte.

Au XIX^e siècle, M. Lescour, Morlaisien, fit don à Guingamp de multiples médaillons : les fouilles de Rome à l'époque avaient permis la mise à jour de nombreuses sculptures dans les catacombes.

Les enfeus

Ce mot désigne des monuments funéraires placés dans des cavités des murs des édifices religieux. Ils étaient généralement réservés aux dignitaires ecclésiastiques (évêques dans leur cathédrale) ou à des personnages généralement de haute noblesse.

L'église Notre-Dame en a cinq. Par ordre d'ancienneté, côté Sud : celui de la famille de Coatgourheden, XIV^e siècle ; celui de monseigneur Morel, d'origine guingampaise,

14. Datant du XIII^e (?) ou XIV^e (?) siècle ; on ignore ses origines. Certains ont dit que c'était aussi celui de la fille de Sébastien de Luxembourg et madame de Martigues, venue rejoindre ici les dépouilles de ses parents. C'est inexact : elle fut enterrée à Paris.



évêque de Tréguier, inhumé en 1401 ¹⁵. Contre la sacristie, un autre d'origine inconnue renferme la dépouille d'un curé de Guingamp du XIX^e siècle, l'abbé Galerne (1871-1882). Dans l'abside, un enfeu seigneurial (après le XV^e siècle) était celui de la famille Pinart de Cadolan. La famille ne le revendiquant plus, on y déposa en 1865 l'abbé Robin qui, curé de Guingamp au XIX^e siècle, fut le promoteur des grands travaux de restauration de l'église après les désastres de la Révolution. Ses pieds s'appuyaient sur une levrette, symbole de la fidélité.



15. Voir notre bulletin n° 36.

Le plus ancien est celui des Coatgourheden-Loctmaria, seigneurs de Ploumagoar, qui en tant que tels (Guingamp-ville fut « découpée » dans cette paroisse primitive) y avaient automatiquement droit d'enfeu. « Un feu », c'est un mort : un être dont la destinée est accomplie (dérivé en latin populaire de « *fatum* », le destin) ; le mot « enfeu » est quant à lui synonyme « d'enfouir » : il ne peut évidemment ici être question « d'enterrement »... Ce droit était aussi celui des Penthivière depuis qu'ils en avaient la jouissance (Jean III). Par la suite, leur lointain descendant, ayant recouvré le comté de Guingamp, vint en 1555 y faire reconnaître ses droits, dont celui-là.

L'enfeu des Coatgourheden

Cet enfeu est abondamment garni de signes de noblesse, écussons et armoiries ; on en détruisit « 14 petits et grands le 21 décembre 1790 ». Les armoiries des Coatgourheden étaient *de gueules à la croix engrêlée d'argent et surmontées d'un casque ayant pour cimier un coq au naturel*. Celles des Loctmaria, *d'argent, à trois jumelles de gueules* (à l'enfeu Pinart furent martelés trois « bloisons »).

L'enfeu, restauré par Sigismond Ropartz vers 1860, renferme les restes de plusieurs seigneurs de Coatgourheden, dont ceux aussi du sénéchal décédé en 1371.

À l'époque, Jeanne de Penthivière, veuve de Charles de Blois, profita du départ du nouveau duc Jean V de Montfort au-delà de la Manche -car les seigneurs bretons trou-



vaient « *qu'il y avait trop d'Anglais autour de lui* ». La pieuse duchesse avait, selon ses vœux, inhumé son époux, mort à Auray, dans le chœur de la chapelle des Cordeliers de Guingamp... On comprend qu'elle souhaitât un monument plus « parlant ». Il se trouve que le fils du sénéchal (même nom, même prénom...) était mort comme Charles de Blois à la bataille d'Auray. La coïncidence était trop belle pour ne pas l'utiliser. Un gisant représenta Coatgourheden vêtu de son armure, l'épée placée entre les jambes selon les règles de l'époque, les pieds appuyés à un lion symbole de courage. Quant au labbe, il est consacré entièrement au pieux duc. Debout au centre, il reçoit de la main gauche l'hommage de son vassal à genoux devant son heaume et son écu. Charles a l'épée placée de la même façon. Il porte la couronne fleuronnée qu'il fut – neveu du roi de France - le premier duc de Bretagne à porter ¹⁶. De la main droite, il désigne la Vierge et l'enfant Jésus, témoignage des convictions du duc et de l'esprit du temps. Remarquons que Jésus n'est pas un bébé ni un enfant blotti dans les bras de sa mère (ce sera la vision de la Renaissance) : il est debout, c'est un jeune adulte, comme cela est fréquent à l'époque. La Vierge tient un fruit : une pomme, rappelant la faute originelle. Si le panneau à droite porte de pieuses inscriptions, à gauche nous retrouvons le duc debout tenant de la main droite l'épée nue levée, à gauche le fourreau : c'était les signes du pouvoir. Seuls les souverains avaient la main de justice ¹⁷.



Le dernier « enfeu » des Penthièvre

Celui-ci n'est pas visible... Il est souterrain, sous le pavé de l'ancien chœur de l'église en avant de l'ancien maître-autel. Il fut aménagé au début du XVII^e siècle à la demande de madame de Martigues, veuve de Sébastien de Luxembourg. Mort à Saint-Jean-d'Angely au cours des guerres de Religion, il avait été inhumé à Nantes. Jean de Brosse, lui, reposait selon sa volonté dans la chapelle des Cordeliers de Guingamp, incendiée en 1591. Madame de Martigues décida de les réunir, vers 1600. Un caveau fut aménagé selon le croquis page 33 (il est de base carrée– 2,70 m de côté) sous une voûte

16. Les ducs Montfort n'hésitèrent pas à adopter la même couronne... avantage acquis ne se refuse pas.

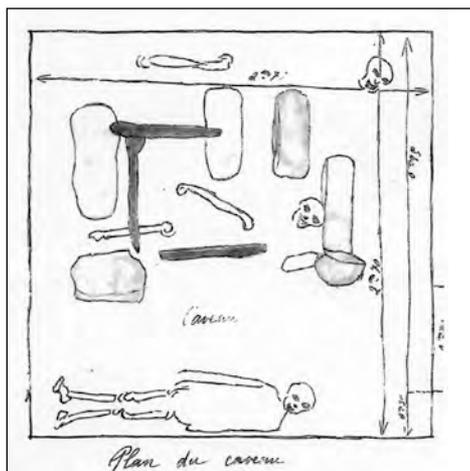
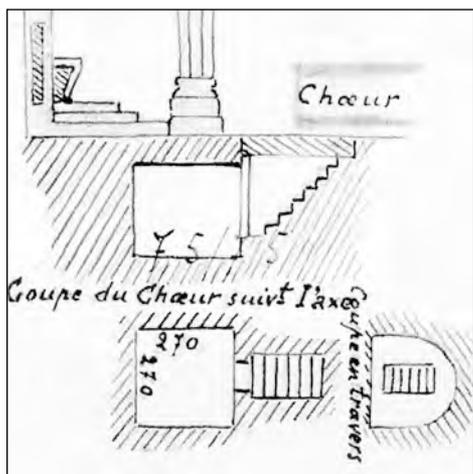
17. Donc une erreur dans le vitrail de la porte Sainte-Jeanne : Pierre II porte la main de justice.

en plein cintre (hauteur maximale 2 m). On y accède par une porte en bas d'un escalier de sept marches (porte d'entrée du caveau : 0,7 m de large) La descente de l'escalier s'amorce à 2,50 m en avant et au milieu du chœur ; le caveau était sous les marches de l'ancien maître-autel ; chaque marche avait 0,35 m de haut.

Le transfert des cercueils (recouverts de plomb) se fit en 1610 en présence de madame de Martigues et de sa fille, veuve de Mercœur. On procéda dans les ruines de la chapelle des Cordeliers à l'exhumation de Charles de Blois qui fut transféré à Grâces dans le lieu choisi comme nouvelle implantation du couvent de ces religieux, et du cercueil de Jean de Brosse. Celui de Sébastien fut transféré de Nantes ainsi que celui de sa première fille décédée de très jeune âge. Puis l'ensemble fut clos, recouvert au-dessus de sa voûte par des pierres plates et le tout disparut sous le chœur. Nulle inscription n'apparut en quelque endroit de l'église. En 1613, le corps de madame de Martigues décédée à Paris vint rejoindre les autres dans un cercueil plombé. Son corps avait été embaumé.

Dans les années 1780, l'évêque de Tréguier ordonna quelques travaux dans l'église de Guingamp (dont le fameux contrefort de la tour Nord-ouest) ; il fut décidé de mettre en place un nouvel autel de marbre vert et blanc de style tombeau¹⁸. Le chœur devait être dallé d'un carrelage vert et blanc dont on commença la pose après l'enlèvement du parquet usagé en place. On découvrit ce caveau dont on ignorait tout : trois cercueils plombés y étaient déposés sur des supports en bois. Deux familles guingampaises prétendirent qu'il devait s'agir de quelques ancêtres : les Locmaria de Ploumagoar, et les seigneurs des Salles (fief des Penthièvre) en tant que fondateurs de l'église. On referma le tout. On constata que le plomb emballant les cercueils était de qualité médiocre. Les travaux de pavage du chœur furent achevés. Par la suite, un plancher recouvrit ce dallage. Un siècle va passer... avant 1859 cependant, pendant les grands travaux de restauration de l'église, on tenta de retrouver cette « crypte » qui continuait à hanter les Guingampais (et que d'autres situaient sous le dallage du porche...). Ce fut sans effet. Mais en 1888, il devint urgent de refaire le plancher du chœur. Et ce fut enfin la solution de l'énigme. On constata d'emblée que deux squelettes et un corps embaumé reposaient sur le sol de sable encombré de débris de tréteaux : le plomb – même de mauvaise qualité – n'avait pas échappé à la réquisition des métaux précieux ou utiles par la Révolution. Une expertise médicale du docteur Duthoya reconnut dans le squelette de 1,58 m celui d'une femme qui avait été embaumée avec des plantes aromatiques variées, il restait des lambeaux du linceul. Une ouverture dans le crâne laisse penser qu'on avait aussi vidé la boîte crânienne (comme tous les autres viscères). Les deux autres étaient des crânes et des ossements d'hommes avec des débris de tréteaux et

18. Les éléments arrivèrent, mais la mise en place ne se fera qu'au début de l'Empire.



de pierres plates (40 x 35 x 5). Un fémur de 0,47 m permit d'évaluer la taille du personnage ; elle correspondait à celle que l'on pouvait attribuer à Sébastien de Luxembourg ; l'autre était donc Jean de Brosse. Les petits ossements d'enfant furent aussi identifiés. On referma le tout.

Des documents retrouvés début xx^e siècle aux archives départementales ont confirmé le transfert des corps à la demande de madame de Martigues.

Lors de la démolition postconciliaire Vatican II du maître-autel et du chœur, on pu constater que les vestiges découverts en 1888 étaient toujours là, sous le dallage de granite.

On comprend que madame de Martigues, devant l'anonymat de son époux à Guingamp, y suppléa par la construction sur le domaine des Salles d'une chapelle Saint-Sébastien (définitivement désaffectée depuis une trentaine d'années) et par la demande – exaucée – de la sculpture d'un buste de son époux à l'extrémité ouest de la galerie Renaissance de la basilique¹⁹.

La flèche de l'église

Elle s'élève au-dessus du transept roman, repose sur une base carrée, 24 m de haut, (xiii^e ?) dont chaque face s'éclaire d'un vitrail sous une triple moulure en relief. Notre « tour pointue » (par contraste avec la « tour Plate » du xvi^e siècle) est une pyramide octogonale haute de 33 m. Elle est flanquée de quatre « petites pyramides » soutenues à chaque angle par des colonnes cruciformes. Chaque face porte quatre fenêtres super-

19. Voir notre n° 42.

posées sous un étroit triangle. Leur taille décroît d'étage en étage. Au sommet une croix²⁰. Cette flèche est vraisemblablement du XIV^e siècle.. On n'en était pas encore aux fameux « clochers à jours » d'époque postérieure. Mais elle a laissé passer bien des tempêtes. Le sommet détruit par un ouragan en 1755 fut reconstruit en 1897. Le clocheton sud-est manqua pour la même raison de 1755 à 1897. Mais le plus grave accident survint le 7 août 1944, jour de la Libération de Guingamp par les troupes américaines. Elles étaient à l'entrée de la ville, bloquées par les derniers soldats allemands retranchés à la Remonte. Mal informée (présence d'Allemands dans la flèche), l'artillerie américaine tira huit obus dont deux atteignirent la flèche de plein fouet²¹. Elle s'effondra sur 20 m de



haut ; les débris s'éparpillèrent sur les toitures du chœur et de la nef mais surtout sur la nef du transept et du Saint-Sacrement (qui fut très abîmée). Il y eut aussi des dégâts aux vitraux de ces deux parties. Pendant quelques années, notre clocher tronqué se trouva recouvert d'un petit toit légèrement pyramidal.

D'après les archives paroissiales, il y eut parfois une cloche dans la flèche mais en « battant », elle risquait d'abîmer voire d'ébranler la maçonnerie et fut supprimée.

Les vitraux

Ils sont nombreux et variés mais aucun n'est ancien. Très abîmés par le temps, les fumées dégagées sur certains par les petites maisonnettes installées entre les contreforts, le vandalisme révolutionnaire... Ils furent tous remplacés entre 1850 et 1880. Puis, après la chute de la flèche, on remplaça tous les vitraux sud (sauf ceux au niveau de l'abside et du chœur) par des vitraux modernes sortant de l'atelier Sainte-Marie de

20. Lors de la réfection après 1950, on y plaça une girouette ; un superbe coq qui s'est vite bloqué : il indique toujours l'ouest !

21. Un autre écorna légèrement le haut de la tour Plate.

Quintin. Deux seulement sont figuratifs : l'un représente la crucifixion, l'autre au-dessus de la Porte-au-Duc, la Cène. Les motifs géométriques, de forme souvent en arcs de cercle, diversement colorés, donnent ici beaucoup de clarté et de couleurs sur les sols et les murs.

Nous retrouvons ce même type de vitraux aux deux sommets des nefs latérales du chœur. Il semble que, jusqu'à cette date, les grandes baies des chevets plats qui les terminaient avant le xv^e siècle aient été totalement murées. On en aurait donc rouvert la partie haute et on y aurait placé les vitraux actuels.

Les vitraux de l'abside constituent un ensemble très intéressant

– par les fenestrages flamboyants de tous ces vitraux,

– parce qu'ils traitent du nord au sud un même sujet : la vie de la Vierge depuis sa présentation au Temple à son couronnement au Ciel. Cela se comprend : depuis le couronnement par Rome de la statue de Notre-Dame, le caractère marial est de plus en plus exalté. Œuvre de plusieurs maîtres-verriers (parisiens ou mançais : Fialex, Laurent et Gzell, Didron), ils ont de très belles couleurs, rarement mises en valeur par le soleil du fait de leur exposition d'ensemble au nord et de la proximité des maisons élevées de la rue Valentin.

Dans la partie supérieure apparaissent les armoiries des grandes familles guingampaises qui les ont offertes. Elles remplacent les « donateurs » agenouillés des vitraux anciens et sont le témoignage de la permanence au xix^e siècle à Guingamp d'une ancienne aristocratie et de sa fidélité aussi aux convictions religieuses. Comme la plupart des vitraux du xv^e siècle, ils représentent des anges et des anges musiciens. C'est à cette époque que la musique « profane » entra dans les cérémonies du culte où jusqu'alors seul le « grégorien » était utilisé.

Un seul vitrail présente encore les donateurs en personne : celui qui, au centre, est situé au-dessus de celui de la Visitation (fête patronale de Guingamp depuis le xix^e siècle) et de la procession du pardon où dans la procession de nuit, accompagnées de porteurs de cierges, les femmes portent une petite statue de la Vierge.

Ce vitrail d'en haut est une reconstitution de celui qui avait été offert par François II lors de la construction de l'abside²². Le duc et son épouse d'un côté ; leurs filles Anne et Isabeau de l'autre (donc après 1480 : naissance d'Isabeau). Des anges au sommet. Au centre, une statue de « pierre » et non, malheureusement, l'image de la statue de Notre-Dame à cette époque... à part qu'elle porte aussi l'enfant Jésus sur le bras gauche... Pour le reste, le style des images est bien dans l'imagerie sulpicienne de l'époque. Les deux hautes verrières façade sud représentent des scènes de l'Évangile. À la

22. Ce vitrail était très abîmé ; on en expédia des fragments à Paris au maître-verrier. Transportés dans une voiture attelée, ils se brisèrent et la reproduction ne fut pas parfaite.

base, quelques personnages plus récents : saint Vincent Ferrier, saint Vincent-de-Paul, Charlemagne et Pie IX (c'est la pape de l'époque : 1846-1878).

Au-dessus de la Porte-au-Duc : c'était la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. L'ancien autel du Saint-Sacrement était surmonté d'un vitrail du Rosaire, probablement dessiné par Alphonse Le Hénaff et fabriqué à Nantes où il travaillait à l'époque.

Au-dessus du portail ouest (atelier des Carmélites du Mans), grand vitrail de la Pentecôte. Côté rue Notre-Dame s'alignent les vitraux dits « historiques ». Celui du couronnement de Notre-Dame : à nouveau Pie IX donnant la précieuse couronne à l'abbé Maupied (qui fut vicaire à Guingamp puis à Lamballe avant de devenir évêque) dans un décor très « Vatican » : gardes suisses, Saint-Pierre de Rome, etc. Puis c'est l'évocation du fameux « vœu de la guerre de 1870-1871 ». Au sommet, la Vierge implore Dieu le Père. Surmontant la porte Sainte-Jeanne, c'est la vie de Françoise d'Amboise, épouse de Pierre II puis carmélite ; elle venait d'être béatifiée ²³.

Le dernier vitrail de cette façade était consacré à la crucifixion. Il fut en grande partie détruit par une explosion devant la maison située en face en 1944 et attend toujours restauration.

Une dernière remarque : le seul vitrail de la tour Plate (dans le baptistère) et les deux vitraux de la voûte la plus élevée de l'abside sont « modernes ». Non figuratifs, ils comptent quelques touches dorées sur fond blanc. Ils sont l'œuvre de Didron (Paris), comme la restauration du vitrail du duc François. Très réputé mais très « cher », on ne fit pas beaucoup appel à lui.

Simonne TOULET.

Sources

Archives paroissiales et particulières.

LE JAMTEL Émile, monographie, *La basilique de Guingamp*, 1947.

ABBÉ COADIC, *Notre-Dame de Bon-Secours*, édition 1933.

LE MÉHAUTÉ A., *La basilique Notre-Dame de Bon-Secours à Guingamp*, congrès de l'Association Bretonne, Guingamp, 2000.



23. C'est une vision XIX^e siècle de cette biographie. Des recherches historiques laissent planer de sérieux doutes sur la réalité de sa résidence à Guingamp.

Les maisons adossées à l'église Notre-Dame

Comme dans la plupart des villes, à Guingamp, des maisonnettes étaient adossées au pourtour de l'église, entre les contreforts. Quand, au xv^e siècle, il fut question de remplacer le chevet plat de la nef gothique, il fallut commencer par acheter et démolir les petites maisons qui y étaient accolées.

Après la réfection complète de la partie sud-ouest, des maisonnettes s'installèrent entre les contreforts à partir de 1594. Sur la façade sud, on eut une crêperie et un cabaret (que l'on appelait « La messe de neuf heures »...). La façade nord en comportait une, à la base de la tour de l'horloge. C'était peut-être celle du responsable de l'horloge. Cette tour, en effet, était aussi le beffroi de la ville et sous l'autorité de la municipalité qui en avait les clés. Deux autres (ou une à deux pièces ?) allaient du portail de Notre-Dame à la porte Sainte-Jeanne : destinées au gardien ou à la gardienne du portail depuis 1670. Enfin, une dernière s'était édifiée dans l'angle de l'abside et de la sacristie. C'était peut-être celle d'un chantre.

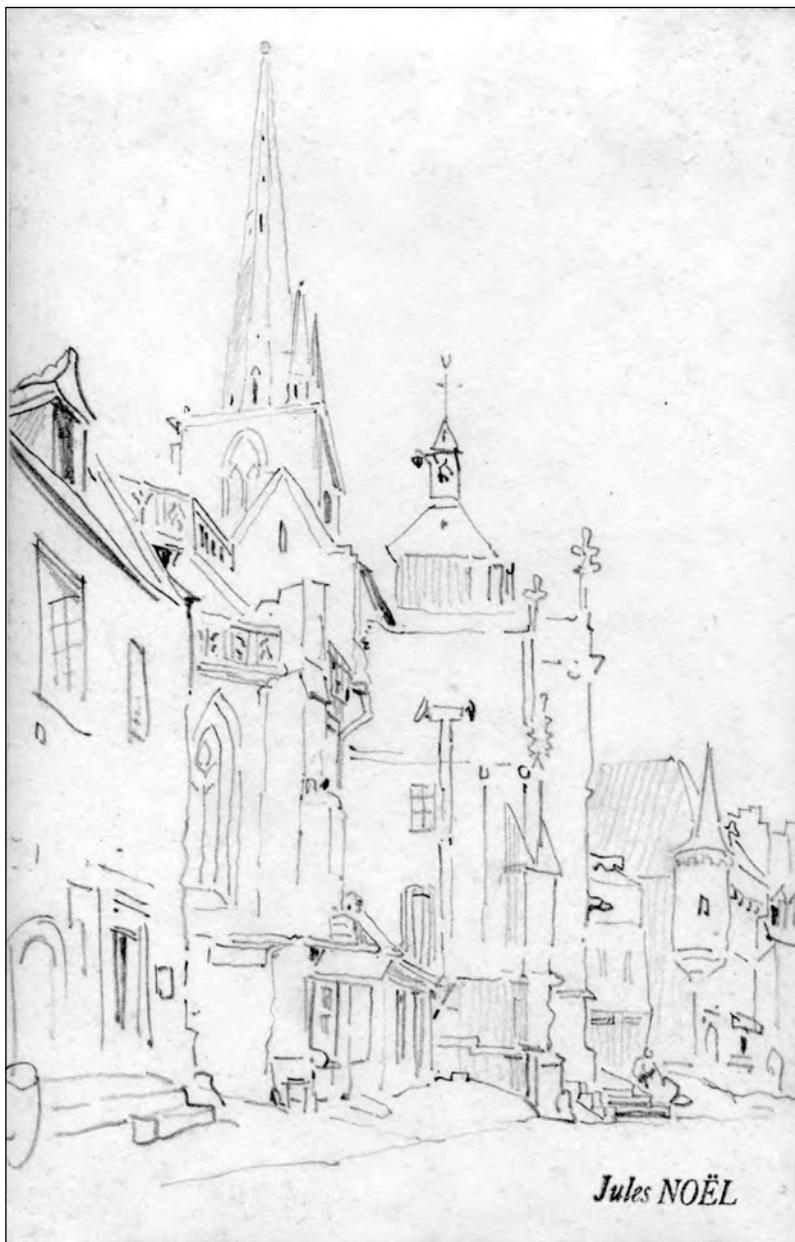
Lorsque dans les années 1830-1840, on mit en place le vaste projet de remise en état de l'église après les dégâts causés par la Révolution, on y inclut la démolition de tous ces petits édifices. Mais par souci des occupants, souvent âgés, la fabrique les leur laissa en viager. Donc la destruction fut progressive et s'étala de 1850-1897. En même temps, on refit tous les vitraux.

L'objectif n°1 de ces travaux avait été de « dégager la base de la tour de l'horloge ». C'est précisément là que, non seulement le but ne fut pas atteint, mais l'édifice primitif qui, en principe, ne devait pas comme les autres obstruer les vitraux, a poussé en hauteur jusqu'à atteindre (sous quelle protection inconnue : la fabrique ? la municipalité ? ou le risque de compromettre la solidité de la vieille tour ?) près de la moitié de la hauteur de la tour. Heureusement, elle a été assez récemment « rhabillée » à l'ancienne, ce qui rend sa présence moins choquante.

Sur la façade sud, avait été construite une maison en avant d'une courette (perpendiculaire à l'abside et parallèle à l'église) qui fut la première poste de Guingamp. Achetée par la fabrique, elle devint l'oratoire. On y faisait le catéchisme et c'était une annexe de la sacristie. La statue de la Vierge de procession y était déposée de septembre à juin. Il fut question de démolir le tout et de reconstruire ici une nouvelle sacristie. Mais on

y renonça (projet de M. É. Le Jamtel) et après 1960, on dégagea tout le parvis sud, ce qui permet d'admirer cette superbe façade (photo page 40).

Nous avons une lithographie qui nous montre une partie de la façade sud, avec ses « annexes » ; il y avait aussi un poulailler entre les contreforts de la tour plate (élevé par





la propriétaire de la maison d'en face, voisine du presbytère, ancienne résidence du sacriste). Nous n'avions aucune représentation de tous ces petits bâtiments disparus sur la façade nord (photo page 39).

Nous remercions beaucoup notre correspondant italien, Marco Rota, qui nous a transmis et autorisé à reproduire un dessin, jusqu'à présent inconnu, de la maison proche de la sacristie ¹. On remarque aussi la cheminée, destinée à « déglacer » la sacristie. La présence visible des frontons néo gothiques surplombant la rue Notre-Dame et l'existence de l'embranchement carré, visible au ras du pavé, permet bien de dater ce croquis d'avant 1881. L'auteur, Jules Noël, était d'ailleurs décédé à cette date.

On peut constater aussi que les maisons à gauche ne sont pas celles de l'angle actuel de la rue Notre-Dame et de la rue Valentin (voir bulletin n° 25) mais celles de la ruelle de l'époque.

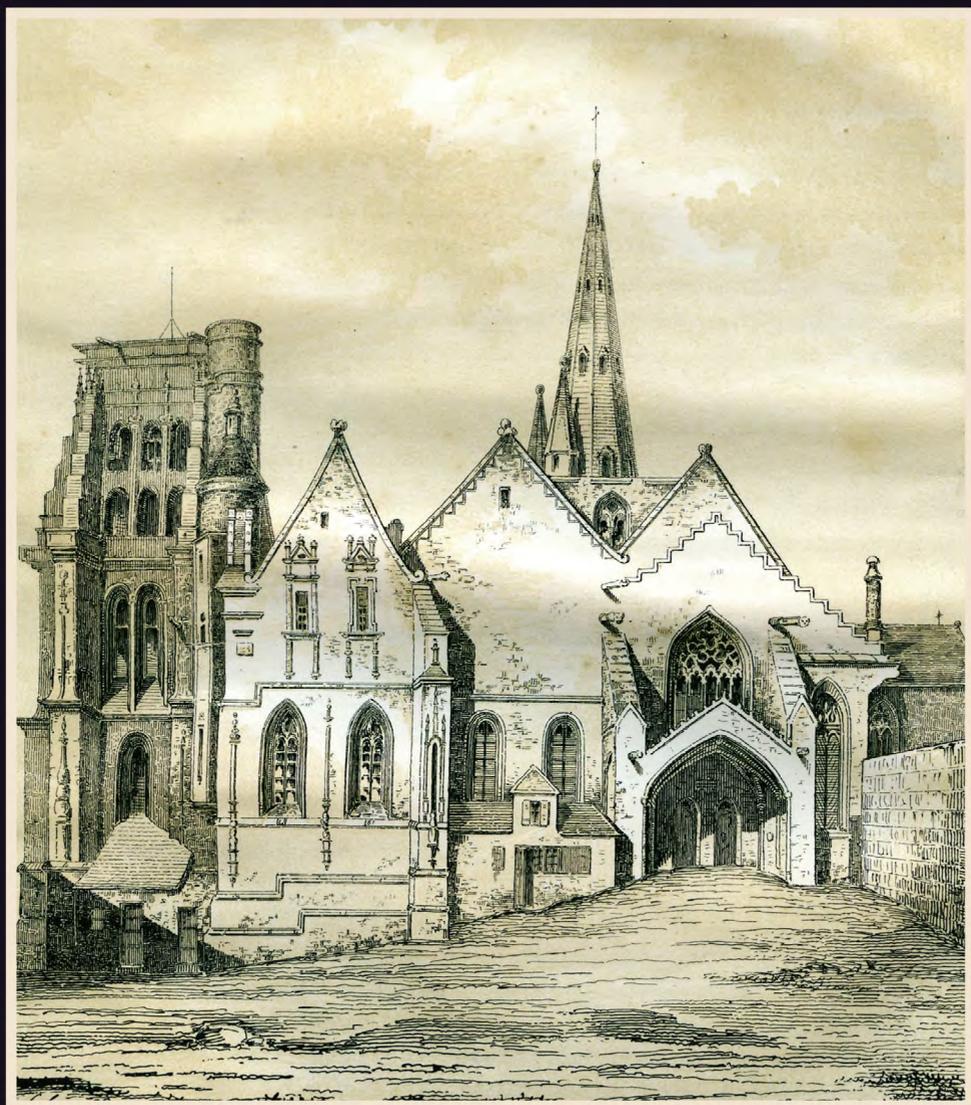
S.T.

1. Démolie en 1882.

Des excuses à nos lecteurs

Nous devons à nos lecteurs quelques explications. Certains exemplaires de notre dernier n° 46 ont été anormalement reliés à l'imprimerie : décalages des textes, des photos, des marges, etc. sur les pages intérieures.

Nous avons aussi annoncé en juin dernier les modifications de nos adresses (mail et site). Malheureusement, nous n'avons pu mettre en œuvre nos promesses, et nous prions nos lecteurs de nous en excuser. Tout devrait rentrer dans l'ordre au cours du premier semestre 2010.



En pratique

Où trouver nos publications ?

Seulement à Guingamp, chez : MAJUSCULE, rue Notre-Dame ; LE LOSANGE, rue Notre-Dame ; MOTS ET IMAGES, rue St-Yves ; OFFICE DE TOURISME ; Espace culturel LECLERC

S'abonner

Pour 20 € par an, vous serez membre de l'association des Amis du Patrimoine de Guingamp et recevrez nos deux bulletins annuels par la Poste, frais de port inclus.

Adressez votre chèque à : A. Riou, trésorier, 9, rue Anatole-le-Braz, 22200 GUINGAMP en précisant bien l'adresse à laquelle vous souhaitez recevoir nos revues, si elle est différente de celle du chèque.

Nous écrire Amis du patrimoine de Guingamp, 15, rue Notre-Dame, 22200 GUINGAMP

Site internet <http://www.patrimoine-guingamp.fr>

Messagerie amis@patrimoine-guingamp.fr

